Par Laurence d'Ist

PORTRAIT

Mâkhi Xenakis

Au nom de la fille

Chemin singulier et personnel que celui de Mâkhi Xenakis, qui livre un itinéraire d'artiste en prise avec le cocon familial. Un travail proche du déséquilibre, sur le fil de la folie et cependant dans l'attente d'une éclosion, d'une transformation.

BIO

1956 : Naissance à Paris où elle demeure à présent.
2002 : Publie l'ouvrage *Morceaux* (texte de Jean Frémon) aux éditions L'échoppe.
2004 : Exposition *Les Folles d'enfer de la Salpêtrière, sculptures,* La Salpêtrière, Paris.
2009 : Expositions *Elles@centrepompidou,* Musée national d'art moderne, Paris, et *Beautés monstres,* Musée des beaux-arts, Nancy.
2012 : Exposition personnelle, Galerie Taiss, Paris.
2013 : Publie *Les secrets de Mâkhi,* éditions Le renard pâle. Et participe à *(In)carnation,* Musée des beaux-arts, Arras.

■ **Exposition :**
- *Sculptrices*
jusqu'au 11 novembre Villa Datris, L'Isle-sur-la-Sorgue
www.villadatris.com

Cote : 600 à 15 000 €

Photographies Fabrice Robin

Mâkhi Xenakis habite une maison très colorée où la grande baie vitrée du salon, composée sur un rythme musical transposé en architecture par son père, laisse entrer la nature du jardinet et conduit à l'atelier. Dans ce petit lieu lumineux, elle bricole des sculptures totémiques de façon rudimentaire avec du carton et du béton qu'elle coiffe d'une tête comme une boule sur une quille. Elles n'ont ni nez, ni lèvres, ni paupières, simplement des trous enfoncés à la pointe d'une tige. C'est vital, « faut bien qu'elles respirent » me sourit l'artiste, tandis que les créatures, visibles du salon à travers la façade vitrée, forment un chœur dérangeant qui vacille au milieu des couleurs vives et bien pensées des murs, du sol et du mobilier de la pièce.

À quelques pas de la maison, Mâkhi a un autre atelier. C'est là qu'on entre chez elle ; que l'on rencontre son univers plus calme, constitué de dessins clairs et de créatures féminines un peu grotesques. Il nous semble quitter l'emprise complexe d'un père scientifique, célèbre compositeur de musique contemporaine et collaborateur de Le Corbusier. Son père, dont elle a conservé le nom bien que mariée, et dont elle parle dès les premiers instants de la rencontre. « Il n'a jamais voulu que j'entre aux beaux-arts. Enfant, il me faisait faire des calculs binaires sur la buée des carreaux. Pour lui c'était le bonheur, sauf qu'il n'y avait jamais de limite. Comme je ne savais pas lui dire non, j'ai développé un système d'autohypnose : dès qu'il me parlait de maths ou de musique, j'entendais sa voix qui s'éloignait. Comme prise dans une sorte de coton délicieux dont je me souviens encore, je m'endormais ».

Coton, buée, plumes

À ses débuts, elle peignait à l'huile avec des couleurs soutenues et gagnait sa vie comme décoratrice de théâtre. « J'étais trop dans la matière, trop au premier degré.» Elle plaque tout, part vivre à New York avec son mari médecin et rencontre le travail de Louise Bourgeois.

Un choc : « Je ne connaissais ni son âge, ni son histoire, mais tout ce qu'elle faisait était tellement proche des questions que je me posais.» Quand la vieille dame lui demande la raison de son appel, la jeune femme lui répond : « j'ai l'impression qu'il n'y a que vous qui puissiez sauver ma vie ! » Avec elle, Mâkhi se confie et s'analyse. « Louise était très curieuse et prenait plaisir à voir l'évolution de mes dessins au fil de nos rencontres ; à l'époque je faisais des petits personnages dans le blanc du papier qui essayaient de tenir, qui nous regardaient mais qui tombaient ».

Un jour, alors que Mâkhi vient spécialement de Paris pour lui rendre visite, Louise Bourgeois met brutalement fin à leur relation. L'élève trop proche du maître ? Ou bien une manière de lui signifier qu'elle est dorénavant autonome ?

Dans son atelier parisien, Mâkhi donne vie à ses souvenirs et retrouve l'espace intérieur où, enfant, elle se réfugiait en somnolant. Un monde en apesanteur, comme les cellules qu'elle dessine dans la clarté du blanc du papier ; un monde sans fond, procuré par la transparence des calques qu'elle utilise ; vaporeux comme le pastel et la gomme qu'elle associe pour leur rendu flou, aérien et féminin grâce à l'utilisation de plume de geai ou de cygne. « La fourrure détache la forme du mur et cette chose qui peut sembler un peu inquiétante provoque d'autres lien plus sensuels. Certains y voient l'origine du monde. Moi, j'y vois l'œil, le cil autour de la blessure de l'œil » me confie-t-elle, devant « la chose » qu'elle nomme ainsi, comme beaucoup de ses œuvres.

La nacre et le choc

Si le monde intérieur de Mâkhi intrigue, elle confie sans effort que « les créatures des fonds marins, ces sortes d'éponges ou de raies, sont des univers dont je me sens proche ; je pense aux yeux des poissons qui me regardaient quand je pêchais en Corse avec mon père pour nous nourrir. » Cellules nacrées, planantes, araignées coiffées de plumes ou bien créatures toutes en fesses à la carnation de peau de pêche, Mâkhi revient sans cesse sur ces principaux motifs ; métamorphosant ses peurs, questionnant son identité, portant ses réflexions sur le corps et les codes de la féminité, le tout sous l'emprise entêtante des souvenirs associés à son nom, qu'elle assume par la création.

Les dessins rangés sur les étagères créent une sorte de cabinet de curiosité sur lequel le regard glisse en douceur. Comme l'écriture qu'elle pratique par ailleurs, l'atelier est un laboratoire où elle dissout les nœuds de l'existence, avec ce supplément artistique que L. Bourgeois connaissait bien. La grande Dame de l'art introspectif attendait des nouveaux dessins de Mâkhi « qu'il y ait un choc ». Si agréable soit-il.

À gauche : *Arachné 1* – 2012 – Pastel et plumes collées sur calque – 50 x 60 cm.
Ci-dessus : *Petites créatures, conversation* – 2012 – Résine polychrome et duvet collé – 17 x 10 cm